



**Le président fédéral Frank-Walter Steinmeier
à l'occasion de la remise du prix Heinrich Heine 2020 à
Rachel Salamander
Düsseldorf, 29 août 2021**

La liste des personnalités qui, depuis bientôt cinquante ans maintenant, ont reçu le prix Heinrich Heine de la Ville de Düsseldorf est impressionnante, pour ne pas dire imposante : Carl Zuckmayer, le premier lauréat, ou encore notamment Richard von Weizsäcker, Hans Magnus Enzensberger, Amos Oz et Jürgen Habermas. Rachel Salamander rejoint désormais ce cercle réellement illustre avec une œuvre qui y a sa place et à laquelle nous pouvons aujourd'hui rendre hommage et honneur à juste titre en lui décernant cette distinction.

Rachel Salamander a été et est toujours l'une des initiatrices majeures de la vie intellectuelle allemande des dernières décennies. Sa performance tient précisément au fait que dans tout ce qu'elle accomplit, elle met toujours les autres en valeur et se tient, elle, constamment en retrait.

Chère Rachel Salamander, à nous tous qui nous intéressons à la vie culturelle et intellectuelle, vous avez fait un cadeau que vous étiez sans doute la seule à pouvoir faire. Votre ardeur, votre charme, votre énergie, tout comme votre don pour l'amitié, votre curiosité intellectuelle et votre talent d'organisatrice nous ont donné des ouvertures sur le monde littéraire, les auteurs et les ouvrages, sur des univers de pensée et de sensibilité que nous n'aurions pu trouver sans vous. Le monde littéraire est votre univers. Et le fait que ce « monde littéraire », ce « Literarische Welt », soit abordable et habitable pour un maximum d'autres personnes est également une chose pour laquelle vous vous êtes engagée, et ce pas seulement en tant que rédactrice de longue date du supplément littéraire du même nom.

À sa façon toute particulière, Rachel Salamander est une incarnation contemporaine de ces initiateurs, de ces inspirateurs inspirés auxquels Bertolt Brecht rend hommage dans son illustre poème intitulé « Légende de la genèse du Tao te King écrit par Laozi sur le chemin de

l'exil » : un douanier s'intéressant à la sagesse du sage qui veut traverser la frontière lui demande de la dicter à un enfant, ce qui donnera naissance à un livre à la portée de tous et pour tous les temps. Brecht termine sur ces phrases bien connues :

« Mais ne célébrons pas uniquement le sage
Dont le nom au milieu du livre resplendit !
Il faut en effet arracher sa sagesse au sage.
C'est pourquoi le douanier aussi doit être remercié :
C'est lui qui lui en a fait la demande instante. »

Rachel Salamander a su demander de manière exemplaire à l'un des plus grands savants du siècle dernier de lui communiquer sa sagesse ou plus exactement de lui communiquer sa voie vers cette sagesse, c'est-à-dire l'histoire de sa vie et de sa pensée, de ses rencontres et de ses expériences, et partant de toute une culture.

Je veux parler de Hans Jonas, connu de tous comme l'auteur du « Principe responsabilité ». En effet, Rachel Salamander a réussi, avec son mari, Stephan Sattler, l'exploit d'amener Hans Jonas, à l'âge de quatre-vingt ans largement passé, à lui raconter encore une fois sa vie, et ce récit a été enregistré sur bande magnétique puis retranscrit.

Sans sa patience et son opiniâtreté, sans sa gentillesse et son don de soi, nous ne disposerions pas aujourd'hui des merveilleuses mémoires de Hans Jonas. Ces souvenirs du grand philosophe font revivre à nouveau cet univers incomparable et irrémédiablement perdu d'une culture allemande et juive, avec sa diversité et sa richesse, mais aussi sa destruction. « C'est pourquoi le douanier aussi doit être remercié... » - même si Rachel Salamander n'avait été à l'origine que de ce seul livre, elle aurait mérité ce prix.

Dans sa préface, elle parle, presque en passant, de la culture qui a marqué Hans Jonas - et dévoile ainsi en même temps ce qui l'a fascinée, elle, toute sa vie durant et qui inspire et motive son action jusqu'à aujourd'hui : « Comme il était d'usage dans les milieux cultivés de l'avant-guerre, ce jeune homme juif de bonne famille connaissait par cœur les vers de Goethe et de Schiller, et Heine tout pareil. Dans les années qui nous restaient jusqu'à sa mort, Hans Jonas devait encore nous fasciner au cours de maintes soirées communes avec sa connaissance du patrimoine culturel allemand emmagasiné dans sa mémoire. »

On la retrouve encore une fois représentée plastiquement et de manière presque palpable dans la vie de Hans Jonas, cette grande passion des juifs allemands pour la culture - ainsi que la contribution irremplaçable des juifs précisément à cette culture allemande. Nous savons combien les « auteurs nationaux » autoproclamés ont été prompts à déclarer les juifs allemands étrangers, avec quel poison les

antisémites ont opéré pendant des générations entières, et avec quelle brutalité tout cela a été détruit par la suite. Et nous savons à quel point tous les grands représentants de la culture juive ont été persécutés, comment ils ont été assassinés, poussés au suicide ou expulsés et quelle perte à jamais irréparable l'Allemagne s'est ainsi infligée.

Rachel Salamander était et reste à ce point fascinée par cette culture et ses représentants qu'elle a voué sa vie à rappeler sans cesse à notre esprit la culture juive, et avant tout la littérature. Elle n'est en fait – et c'est la raison pour laquelle la comparaison avec le poème de Brecht est un peu boiteuse – nullement un douanier qui veille à ce que rien d'interdit ne passe en fraude la frontière. Bien au contraire : elle est celle qui ne reconnaît aucune barrière, aucune frontière entre les cultures. Elle les a plutôt toujours ouvertes et les maintient ouvertes. Si nécessaire, elle peut aussi être une fraudeuse habile et raffinée qui fait en sorte que la contrebande inconnue puisse passer la frontière : de nouvelles idées ou un patrimoine intellectuel oublié ou refoulé.

C'est une contrebande de l'esprit, un peu comme les « douaniers prussiens » qui, dans « L'Allemagne : Un conte d'hiver » de Heinrich Heine, le fouillent à la frontière :

« Ils ont tout flairé, ils ont tout fouillé,
Dans les chemises, les pantalons, les mouchoirs ;
Ils ont essayé de trouver des dentelles, des bijoux,
Et les livres qu'on ne devrait pas avoir.
Fouilleurs de bagages, pauvres idiots !
Ici, vous ne ferez aucune découverte !
La contrebande, qui voyage avec moi,
Je la cache, enfoncée dans ma tête. [...]
Et je porte aussi beaucoup de livres dans la tête !
Je peux bien vous assurer
Que ma tête est un nid où gazouillent
Un tas de livres à confisquer. »

En créant sa librairie littéraire à Munich, Rachel Salamander a pour ainsi dire ouvert un marché officiel pour une contrebande toute particulière, pour cette contrebande précieuse et pratiquement disparue. Elle dit elle-même : « Près de cinquante ans après la déjudaïsation du commerce allemand du livre, j'ai voulu, en créant une librairie spécialement dédiée à la vie juive, au moins aider à reconstruire le monde de la pensée juive, rassembler tout ce qui avait été conservé à travers les paroles et les écrits, et réintégrer dans leur nationalité tous ceux qui avaient été chassés et brûlés. »

Sa tête abritait et abrite au moins autant un « nid où gazouillent » des livres et la littérature que celle de l'auteur du Conte d'hiver. Sans relâche elle sert d'intermédiaire, sans relâche elle incite au dialogue, amène les hommes à la lecture et la lecture aux hommes. Cette intermédiation à elle seule est déjà une action éminemment culturelle, où pourrait-on mieux le reconnaître que chez Rachel Salamander ? Mais Rachel Salamander n'a pas seulement fondé une librairie littéraire. Il est bien plus juste de dire que toute sa vie et son action sont au service de la littérature.

En pensant à Rachel Salamander, il y a encore un mot qu'il convient d'employer dans toute son acception : sa présence d'esprit. Et ce dans les deux sens du terme : présence et esprit. Pour commencer, elle a cette présence d'esprit de par sa vivacité intellectuelle et sa capacité à reconnaître des liens entre des contextes apparemment très différents. Mais surtout, le travail de l'esprit n'a pour elle de sens que s'il en a pour le temps présent, pour l'immédiateté de la pensée et de la vie.

Ainsi maintient elle vivante de manière infatigable, inébranlable, mais aussi incomparable un héritage tout particulier de la culture juive. Frank Schirrmacher l'a exprimé en ces termes dans son éloge très personnel prononcé à l'occasion de la remise du prix Schiller de la Ville de Marbach : « Elle incarne également – ce qui est véritablement rare en Allemagne en cette année 2013 – le merveilleux mélange salon de café, club de philosophes et scène mondiale de l'avant-guerre, le monde de la communication de Joseph Roth et [Friedrich] Torberg et Elias Canetti, un monde qui est improductif uniquement aux yeux des ignorants. »

Quand Frank Schirrmacher dit ensuite d'elle : « Elle collectionne les impressions et les inspirations comme du carburant », ce dernier mot évoque en nous une image à la fois amusante et juste que Walter Benjamin utilisait dans un tout autre contexte. Ce mot convient parfaitement à l'action souvent discrète mais efficace de Rachel Salamander dans le système littéraire : « On ne se place pas devant une turbine pour l'inonder avec de l'huile de machine. On en injecte un peu dans des rivets et des joints cachés, qu'il faut connaître. »

Cette capacité à initier ou à suggérer ce qu'il convient de faire et où, cette capacité à mettre en contact les bonnes personnes au bon moment et au bon endroit, c'est cette qualité qui caractérise encore et toujours Rachel Salamander et les effets de son action. Et il nous faut insister : justement elle qui est née en camp de personnes déplacées et a dû pendant de longues années se sentir « déplacée » dans cette Allemagne de l'après-guerre, alors que coupables et complices avaient depuis longtemps déjà retrouvé une place reconnue dans la société.

« Je ne pouvais obtenir de patrie qui me soit acquise par la naissance. Ce statut était officiellement celui d'étranger apatride. Il fallut

attendre quarante ans pour que les autorités allemandes disposent d'une offre non bureaucratique de naturalisation aux personnes déplacées. »

C'est donc elle, justement elle, Rachel Salamander, étrangère apatride qui ne parlait que le yiddish et pas un mot d'allemand lorsqu'elle a été scolarisée en Allemagne, justement elle qui nous a ouvert à nous, en Allemagne, des portes sur un monde de la culture juive allemande que nous avons pu reconnaître et redécouvrir comme une partie de notre patrie perdue, de nos origines intellectuelles et culturelles communes.

Elle raconte pour sa part avoir ressenti pour la première fois à Noël ce que pouvait signifier d'appartenir à cette culture : « Je n'avais même pas six ans quand j'ai entrepris, moi enfant juive du camp de déplacés de Föhrenwald, le grand voyage pour Wolfratshausen pour y jouer au violon l'adagio de Haendel devant un public allemand à Noël. Aujourd'hui, je sais que c'est là que mon chemin vers la société ouest-allemande a commencé. »

Il est émouvant de voir quel long chemin il lui a fallu parcourir pour rejoindre cette réalité germano-juive que percevait encore avec une belle insouciance le juif berlinois Walter Benjamin pendant son enfance vers 1900, et ce également au moment des fêtes de Noël : « Dans les cours, les orgues de barbarie avec leurs chorals faisaient interminablement durer l'ultime délai. [...] J'attendais dans ma chambre qu'il voulût bien être six heures. Aucune fête de la vie ultérieure ne connaît cette heure, qui tremble comme une flèche au cœur de la journée. »

Quel abîme de barbarie et de destruction – une destruction menée par des chrétiens ! – s'ouvre entre ces deux souvenirs d'enfance de la période de Noël ! Il est quasi impossible en fait de mesurer l'abîme qui s'ouvre entre une ancienne réalité germano-juive et une réalité à redécouvrir prudemment, à recouvrer de haute lutte, une réalité qui est tout sauf évidente.

Il nous faut d'abord percevoir cet abîme pour prendre conscience de tout ce que nous devons à Rachel Salamander et à son engagement. Le « monde juif d'hier » qu'elle nous a présenté n'est pas un monde inconnu, ce sont nos origines communes, notre patrie commune.

Quiconque veut découvrir ou redécouvrir cette patrie commune peut accompagner Rachel Salamander dans les voyages de l'esprit vers les grands noms qu'elle tient à notre disposition dans tous les sens du terme : vers la remarquable Gabriele Tergit et l'univers de la grande bourgeoisie juive de ses « Effinger », vers Ernst Bloch et Theodor W. Adorno, vers Paul Celan et Else Lasker-Schüler, vers Walter Benjamin et Sigmund Freud, vers Franz Rosenzweig et Martin Buber, vers Gershom Scholem et Hannah Arendt, vers Marcel Reich-Ranicki et Norbert Elias, vers Hans Sahl et Ilse Aichinger, vers Billy Wilder et Paul Abraham, vers Hans Jonas, Nelly Sachs et Siegfried Kracauer.

Nous pourrions continuer encore longtemps sans pour autant avoir nommé ceux qui, comme Franz Kafka par exemple, n'étaient plus là pour vivre cette horreur, ou ceux qui vivent la culture juive à notre époque en Allemagne ; à notre époque où nous voyons resurgir l'antisémitisme et, dans le domaine culturel également, un antisémitisme souvent déguisé sous forme de critique d'Israël. Ce qui fait que notre époque connaît elle aussi à nouveau la terrible insécurité et incrédulité de la société juive face aux manifestations d'une haine actuelle. Le choc doit s'emparer de chacun d'entre nous face à ces phénomènes, c'est le seul moyen de tous nous rassembler. Nous avons le devoir de nous y opposer, non seulement individuellement mais tous ensemble et pour tous !

Rachel Salamander, la déplacée, qui s'est cherché elle-même les bons endroits pour sa vie et a trouvé en quelque sorte une patrie, ne conçoit pour sa part sa contribution pas seulement comme l'assurance du précieux héritage. La patrie, c'est aussi l'endroit où l'on s'implique dans des réalités concrètes ; l'endroit où l'on combat le racisme et l'antisémitisme sous toutes leurs formes ; l'endroit où l'on reconnaît que les autres peuvent très bien être complètement différents mais qu'ils jouissent de la même dignité et des mêmes droits.

Chère Rachel Salamander, nous vous remettons aujourd'hui le prix Heinrich Heine. Mais nous le savons bien, l'hommage que nous vous rendons est encore bien plus grand si nous ne considérons pas la culture germano-juive comme seulement une partie de notre passé mais bien comme une partie de notre présent et de notre avenir – tout comme vous nous en donnez l'exemple.